

SUBLIMATION DE L'ALCOOLISME

*

La sobriété exemplaire des ouvriers vrais prend (...) des contours nouveaux quand on procède à un décryptage analogue. En cas de malheur, de maladie ou d'accident, lorsque l'ouvrier vrai se trouve acculé à une situation économique insoutenable, au lieu de boire, il sait "ravalier sa tristesse". "Ce n'est pas lui qui viendra faire étalage de son malheur". Il ne veut ni ne peut compter sur l'aide de ses compagnons, car, contrairement à la plupart des ouvriers, il se lie difficilement, "il a peu d'amis", et se trouve rejeté comme "peloteur". Dès lors, "c'est dans le travail qu'il trouve une consolation à l'amertume que sa situation a fait naître". Bref, le travail de l'ouvrier vrai est devenu une drogue, un substitut de l'alcool. Il donne une prime aux patrons assez habiles pour capter l'énergie du malheur et pour mettre en exploitation des alternateurs de joie et de rage au travail. De plus, à l'opposé de l'alcool des équipes de compagnons, le travail de l'ouvrier vrai est une drogue asociale, une drogue de solitude qui refoule la communication, et se résout dans l'autopuniton (...)

L'ivrognerie tient le premier rang, dans une lecture superficielle et moraliste du *Sublime*. Mais le décryptage des pratiques réelles de l'alcool fait évaporer la question, quand bien même on s'en tiendrait aux précisions données par le livre. Les seuls véritables alcooliques sont les vrais sublimes. Chez eux, l'alcool est intégré au rythme de vie, dans l'atelier et hors de l'atelier. En dessinant leur profil, l'auteur pensait surtout aux fondeurs et forgerons à chaud. Chez eux, l'alcool fournissait le principal stimulant aux efforts intenses et saccadés, rythmés par les coulées ou le chauffage des métaux. Poulot donne lui-même des exemples de cette espèce de métabolisme couplé du four et de l'énergie du fondeur. Des analyses semblables auraient pu s'appliquer aux verriers et à tous les travailleurs poussés à l'alcool par l'organisation même du travail.

Pour le reste, la question de l'alcool n'a de sens que dans la tête de la bourgeoisie et des réformateurs sociaux, comme forme de racisme anti-ouvrier. Mais dans la vie des travailleurs de l'époque la question ne pouvait se poser en tant que telle. L'alcool ne faisait qu'accompagner des pratiques de significations très différentes. L'alcool pouvait fonctionner comme simple aliment banal. Il accompagnait des fêtes de famille. Il aidait à combattre la fatigue physique et à provoquer un sursaut d'énergie, soit pour un travail, soit pour des relations sexuelles. Il accompagnait des conciliabules de compagnons. Il consacrait la conclusion de marchandages, d'embauches ou de sorties d'atelier.

Si on cherche encore un point commun à la question de l'alcool, on ne le trouve plus qu'en négatif, par opposition aux exigences du patronat. L'enjeu véritable n'était pas nouveau, et n'a pas disparu : pour tirer le meilleur profit de la force de travail, les employeurs doivent monopoliser la dépense d'énergie des ouvriers. Ils doivent les empêcher de mobiliser leurs forces ailleurs. La seule fatigue tolérable hors de l'atelier concerne l'entretien du

corps et de la famille. Mais, hors de l'atelier et de l'entretien familial, la morale patronale ne peut concéder au mieux qu'un temps minimal de repos réparateur. L'anti-alcoolisme patronal trouve ici sa source véritable. L'alcool n'est pas lui-même attaqué. Le critère est ailleurs. Dans le Sublime, l'évaluation d'immoralité est exactement proportionnelle au temps que les ouvriers disputent au travail salarié et à l'entretien familial. L'anti-alcoolisme suit. L'alcool des dimanches en ménage, de la "communion de la petite", des fêtes familiales est toléré. Mais le saint-lundi, avec ses libations, fait figure de défi au bon fonctionnement de l'ordre industriel. C'est une sorte de mutinerie périodique, qui fait la désolation des patrons, tandis que des groupes ouvriers rechargent leurs batteries.

A. Cottureau, "Vie quotidienne et résistance à Paris en 1870", introduction à D. Poulot, Le sublime, ou le travailleur comme il est en 1870, et ce qu'il peut être, (1ère Edition, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1872), Paris, Maspero, 1980, p. 18-24.

*
* *
*